Constructivisme/positivisme : où en sommes-nous avec cette opposition?

Véronique Nguyên-Duy, Ph.D.
Université Laval

Jason Luckerhoff, doctorant
Université Laval

Résumé

Après plus de vingt ans de débats, parfois houleux, autour de cette opposition, la difficulté que nous semblons éprouver à en disposer constitue le problème séminal de notre présentation. Comment expliquer en effet que perdure ainsi un débat fondé sur une opposition conceptuelle dont la pertinence peut aisément être mise en question? Le constructivisme ne s'oppose pas au positivisme, loin s'en faut. Suggérer le contraire induit un téléscopage conceptuel qui tend à amalgamer constructivisme, subjectivisme, relativisme et recherche qualitative dans un tout dont la principale caractéristique serait d'entrer en opposition radicale avec un autre ensemble résultant cette fois de l'amalgame du positivisme, du réalisme et des sciences dites exactes. Dans ce jeu d'opposition, on présume des visées poursuivies et on préjuge de l'éthique et de la capacité à dire vrai; on joue le tout contre le tout dans une rhétorique qui tend à induire et réitérer de fausses conceptions. Ainsi, de nombreux chercheurs se réclamant du constructivisme semblent confondre le constructivisme scientifique et la construction de l'objet scientifique et, partant, les niveaux ontologique, épistémologique et méthodologique en ce qui concerne la construction.

Mots clés : ÉPISTÉMOLOGIE, PARADIGME, CONSTRUCTIVISME, POSITIVISME

Introduction

On nous a invités à nous saisir de la question *Positivisme / constructivisme : où en sommes-nous avec cette opposition?* D'entrée de jeu, nous avons été frappés par la pérennité de ce débat qui, après tant d'années, nous semble pourtant perdre de son intérêt. *Pourquoi s'interroger, encore et toujours, sur cette opposition? Qu'est-ce qui nous empêche d'en disposer?* Ce sont les questions qui fondent la réflexion que nous proposons aujourd'hui.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors Série – numéro 5 – pp. 4-17.
Actes du colloque RECHERCHE QUALITATIVE : LES QUESTIONS DE L'HEURE
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html
© 2007 Association pour la recherche qualitative

Nous sommes en effet d'avis que la question qui se pose désormais est moins de connaître l'état d'évolution de ce débat que de comprendre ce qui nous retient d'en sortir. Afin d'éclairer cette question, nous réfléchirons tout d'abord aux débats qui ont présidé à la mise en place du paradigme constructiviste. Dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur les principales avancées méthodologiques qui ont marqué la constitution du courant de la recherche qualitative. Enfin, nous nous interrogerons sur les tenants et aboutissants de ce mouvement fédérateur ainsi que sur les avenues qui s'offrent aujourd'hui aux chercheurs qualitatifs.

Les fondements du constructionnisme

Le constructivisme est un courant qui trouve ses fondements dans un certain nombre de discussions relatives à la notion même de construit en science, au caractère déterministe ou contingent du savoir, aux herméneutiques – de réfutation ou de dévoilement – qui fondent la réflexion scientifique, aux différences entre les sciences naturelles et sociales de même qu'entre les critères de vérité et de valeur.

Nous inspirant en cela de Hacking (2001), nous privilégions le terme constructionnisme au terme constructivisme. En effet, le recours à la métaphore du construit ne date pas d'hier et l'usage du terme constructivisme, bien qu'ayant gagné l'adhésion générale, se fait généralement sans prendre en considération les divers usages du concept de construction. À plusieurs égards, on peut considérer la *Critique de la raison pure* comme une rampe de lancement pour le concept de construction. Dans la foulée des propositions kantiennes, *« la métaphore de la construction a servi à exprimer beaucoup d'autres formes de théories philosophiques radicales, pas toutes dévouées à la défense de la raison »* (Hacking, 2001, p. 65). Le constructionnisme s'ancre donc dans plusieurs mouvements distincts que nous évoquerons ici, sans aucune prétention à l'exhaustivité.

Tout d'abord, il faut mentionner le ***constructionnalisme*** des Russell, Carnap, Goodman et Quine qui, sans étudier les événements et processus historiques ou sociaux, défendent l'idée que les constructions sont le fait d'individus. Les tenants du constructionnalisme adoptent une attitude sceptique face à des éléments construits et suggèrent que « *nos croyances ne sont pas ce qu'elles nous semblent être »* (Hacking, 2001, p. 73). Quant au ***constructivisme en mathématique***, il repose sur le postulat intuitionniste et sceptique de Brouwer voulant que « *les objets mathématiques n'existent pas tant qu'ils n'ont pas été construits grâce à des preuves de leur existence, tant qu'ils n'ont pas été construits par des opérations mentales [...] à partir d'intuitions »* (Hacking, 2001, p. 71). Nous le voyons, « *le positivisme logique, que l'on*

considère habituellement comme opposé au constructionnisme, est lui aussi profondément engagé dans la métaphore de la construction » (Hacking, 2001, p.66).

Afin de poursuivre notre réflexion, il est nécessaire de distinguer les courants s'intéressant à la construction comme produit – pensons entre autres à la construction logique de Russell et au débat entourant la validité du construit en psychologie expérimentale – des courants s'intéressant aussi, sinon davantage, à la construction entendue comme un processus social (Beck, 1950, p. 27). Si les exemples présentés ci-dessus s'inscrivent dans le premier courant, nous retenons le terme ***constructionnisme*** afin de désiger le deuxième corps de réflexions. Le constructionnisme regroupe donc ces « *différents projets sociologiques, historiques et philosophiques ayant pour but de montrer ou d'analyser des interactions sociales ou des chaînes de causalité réelles, historiquement situées, ayant conduit à, ou ayant été impliquées dans la mise en évidence ou l'établissement de quelque entité ou fait présent »* (Hacking, 2001, p. 74).

Ce qui relie les tenants de ces deux courants, c'est leur adhésion à une certaine forme de ***scepticisme***. Nous estimons en effet que l'un et l'autre s'inscrivent – avec des visées et selon des modalités différentes – dans une herméneutique du dévoilement qui s'oppose à une herméneutique de la réfutation. « *Réfuter une thèse fonctionne au niveau de la thèse elle-même en montrant qu'elle est fausse. Dévoiler démolit une thèse, en exhibant sa fonction extrathéorique »* (Hacking, 2001, p. 83). Dans le cas qui nous intéresse, il ne s'agit pas de nier la vérité d'une idée mais bien de déterminer la fonction qu'elle remplit (Mannheim, 1952, p. 140). Le constructionnalisme, le constructivisme et le constructionnisme ont donc pour dénominateur commun d'exhiber la fonction extrathéorique de construits scientifiques. En ce qui concerne le constructionnalisme et le constructivisme, la réflexion est centrée sur la fonction extrathéorique de construits théoriques et méthodologiques. « *En analysant les entités théoriques en termes de constructions logiques »* (Hacking, 2001, p. 72), on espère accroître la rigueur et la validité de la démarche scientifique. Dans le cas du constructionnisme, l'herméneutique du dévoilement s'applique au paradigme positiviste dans son ensemble et vise à « *désintégrer certaines idées de telle sorte que toute la vision du monde d'une strate sociale se désintègre en même temps »* (Mannheim, 1952, p. 140). En s'efforçant de relier le champ de la science au social, « *d'appliquer la sociologie aux sciences elles-mêmes »* (Hacking, 2001, p. 87), le constructionnisme tente d'opérer une coupure épistémologique (Bachelard, 1993), une révolution paradigmatique (Kuhn, 1970)[1]. Partant, « *l'usage du mot*

a un effet d'annonce sur notre appartenance à un camp » (Hacking, 2001, p. 58).

Ce scepticisme se double d'un ***humanisme*** postulant une autonomie morale des individus, ce qui, depuis l'époque de Rousseau et de Kant, est une valeur cardinale de nos sociétés occidentales. Ainsi, « *les exigences de moralité [...] viennent des investissements sur la rationnalité que des agents humains libres portent en eux-mêmes »* (Hacking, 2001, p. 72). Dès lors, la distinction entre genres naturels et genres interactifs prend tout son sens. Le concept de genres naturels, introduit en philosophie par les travaux de Whewell et de Mill, sert à désigner les classifications indifférentes, c'est-à-dire qui n'ont aucune influence sur ce qui est classifié. En contrepartie, le concept de genres interactifs, proposé par Hacking (2001, p. 144-149), désigne les classifications qui influent sur ce qui est classifié.

> *Cette horrible expression – genres interactifs – a le mérite de nous rappeler les acteurs, la capacité d'agir et l'action. Le suffixe inter peut évoquer la manière dont la classification et les individus classifiés peuvent interagir, la manière dont les acteurs peuvent prendre conscience d'eux-mêmes comme faisant partie d'un genre, ne serait-ce que parce qu'ils seraient traités ou institutionnalisés comme faisant partie de ce genre et ainsi faisant l'expérience d'eux-mêmes de cette façon* (Hacking, 2001, p. 146).

Durant le XXe siècle, les affaires humaines ont fait l'objet d'un intérêt grandissant dans les milieux savants. Partant, la posture consistant à adopter à l'égard des genres interactifs une attitude semblable à celle adoptée à l'égard des genres naturels est devenu intenable pour bon nombre de chercheurs. Ainsi, « *dévoiler [a essentiellement servi] à libérer l'opprimé, à montrer comment des catégories de la connaissance sont utilisées dans des rapports de pouvoir [et] de contrôle »* (Hacking, 2001, p. 85). « *Le constructionnisme appliqué aux sciences naturelles était donc tout d'abord métaphysique et épistémologique – traitant des images de la réalité ou de l'argumentation. Appliqué aux sciences humaines et sociales, l'intérêt devient avant tout moral dans la mesure où le façonnement du fait moral reste fermement enraciné dans les valeurs humaines et ce qui peut nourrir la conscience de soi »* (Hacking, 2001, p. 86)[2].

En résumé, nous pourrions dire que le paradigme constructionniste endosse une ontologie relativiste (les réalités sont multiples), une épistémologie subjectiviste (le sens émerge de la relation entre l'observateur et le sujet) et un ensemble de procédures méthodologiques naturalistes (Denzin et Lincoln, 1998, p. 27).

Les fondements de la recherche qualitative

Selon la plupart des chercheurs, la recherche qualitative ne se caractérise pas par les données, puisqu'elles peuvent aussi être quantifiées, mais bien par sa méthode d'analyse qui n'est pas mathématique (Strauss et Corbin, 1990). Selon Deslauriers (1991), si tous les auteurs ne s'entendent pas sur la définition de la recherche qualitative, la plupart lui attribuent des caractéristiques semblables (Bogdan & Biklen, 1982; Denzin, 1978; Taylor & Bogdan, 1984; Van Maanen, 1983). On considère que la méthode qualitative traite des données difficilement quantifiables, qu'elle recourt à une méthode d'analyse souple et davantage inductive et qu'elle s'inspire de l'expérience de la vie quotidienne et du sens commun qu'elle essaie de systématiser (Douglas, 1976).

Cette définition de la recherche qualitative reprend deux des trois fondements du constructionnisme et il n'est pas étonnant que l'on assimile souvent la première au second. Cela dit, nous pensons que les principes de la recherche qualitative ne résultent pas d'une adhésion délibérée aux vues constructionnistes – en témoignent notamment les recherches qualitatives positivistes et postpositivistes – et soutenons que la recherche qualitative ne doit en aucune façon être considérée comme la créature méthodologique du constructionnisme. Nous considérerons maintenant les principales caractéristiques de la recherche qualitative en les reliant à celles du paradigme constructionniste et ce, afin de mieux comprendre la pérennité du débat opposant le positivisme et le constructionnisme dans le courant de la recherche qualitative.

La recherche qualitative, privilégiant en cela une attitude ***naturaliste***, se donne pour visée première de fournir des descriptions détaillées des sujets et phénomènes considérés dans leur contexte naturel. « *Naturalism implies a profound respect for the character of the empirical world. It demands that the investigator take his theories and methods to that world* » (Denzin, 1977, p. 31). Le parti-pris naturaliste des méthodes qualitatives les a conduit à privilégier une méthode souple qui fait la part belle à l'induction, à l'enquête terrain et aux descriptions détaillées, holistiques et compréhensives. « *This is a process of making large claims from small matters* » (Carey, 1975, p. 190). La recherche qualitative, en tant qu'approche naturaliste, remet donc en question la préoccupation – d'aucun dirait l'obsession – positiviste pour une recherche opérationnelle, instrumentale et hypothético-déductive.

Dans l'ouvrage *A System o Logic* (1843), considéré par certains comme l'acte de naissance du positivisme, Mill affirme que les sciences sociales et naturelles ont pour visées la découverte de lois générales autorisant l'explication et la prédiction, sont méthodologiquement identiques et procèdent

par induction pour inférer des données les lois de la nature. Selon Mill (1856, p. xii) « *The backward state of the Moral [i.e. human] sciences can only be remedied by applying to them the methods of Physical science, duly extended and generalized* ». Certains naturalistes contemporains présentent leur thèse de la même façon (voir Papineau, 1979; Thomas, 1979; Kincaid, 1996). En effet, selon Kincaid (1996, p. 3), les sciences sociales ne peuvent être de bonnes sciences que si elles respectent les standards des sciences de la nature. On peut se demander ce qui a conduit la science normale positiviste à privilégier ainsi une approche hypothético-déductive. La réponse est à chercher dans le principe voulant que la science se donne pour visée la découverte de lois générales autorisant l'explication et la prédiction. Une fois découvertes, ces lois générales sont intégrées dans « *un construit, un modèle théorique appelant des explications allant dans le sens d'une logique hypothético-déductive* » (Hesse, 1980, p. 170).

Il ne faudrait cependant pas croire que la recherche qualitative soit systématiquement inductive. Certaines études qualitatives ont en effet été conduites dans une perspective hypothético-déductive. De même, bon nombre d'études ne peuvent être considérées comme proprement naturalistes dans la mesure où la démarche ne repose pas sur une fréquentation assidue du phénomène observé dans son contexte. Cela étant, le fait demeure que la recherche qualitative est en général attachée à établir « *un contact plus direct avec le contenu et le sens, un contact moins médiatisé par la méthode [afin de] réhabiliter et faire plus de place à la logique inductive de l'acteur comme logique du sens et de l'existence* » (Baby, 1992, p. 15).

La recherche qualitative adopte aussi une posture ***subjectiviste*** que l'on associe souvent au paradigme interprétatif. Nous pourrions poser les choses en reprenant à notre compte les propos de Kant : « *La vérité, dit-on, consiste dans l'accord de la connaissance avec l'objet. Selon cette simple définition de mot, ma connaissance doit donc s'accorder avec l'objet pour avoir valeur de vérité. Or, le seul moyen que j'ai de comparer l'objet avec ma connaissance c'est que je le connaisse. Ainsi ma connaissance doit se confirmer elle-même* » (Kant, 1982, p. 54)[3]. De cette impulsion séminale, le débat s'est déplacé de la question de la vérité vers la question de sa représentation et les notions kantiennes d'entendement, de faculté de juger et de raison sont apparues centrales. Le sujet, « *pensant par lui-même, produit des concepts qui, s'ils ne permettent pas de saisir la vérité, c'est-à-dire la conformité avec la chose, s'efforcent néanmoins de comprendre au mieux à travers l'activité réfléchissante du jugement. Moins que la vérité, il s'agit alors de l'émergence du sens, d'une direction qui permet la marche de la pensée, son orientation* » (Berner, 1997, p. 87). Avec Nietzsche, « *le concept d'interprétation remplace celui de vérité*

et trouve dans la volonté de puissance un site privilégié. La vérité est un nom de la volonté de puissance; et la volonté de puissance interprète dans la mesure où l'interprétation est un moyen pour dominer quelque chose. Partant, certains foyers de puissance constituent le monde à travers leurs interprétations » (Berner, 1997, p. 89).

Schleiermacher, que l'on considère comme le père de l'herméneutique philosophique, « *considère les textes indépendamment de leur prétention à la vérité, comme de purs phénomènes d'expression [et] complète son herméneutique par une dialectique centrée sur la régulation de la diversité irrationnelle des significations par la discussion rationnelle »* (Berner, 1997, p. 90). Dans la même foulée, Dilthey se penchera, avec une préoccupation de scientificité, sur le problème de la compréhension. « *L'esprit s'est objectivé dans ces réalités extérieures, des fins s'y sont forgées, des valeurs s'y sont réalisées, et c'est précisément cette dimension spirituelle, inscrite en elle, que la compréhension saisit »* (Dilthey, 1988, p. 72). Gadamer, quant à lui, joue la vérité contre l'idéal scientifique de la méthode (Gadamer, 1996, p. 48). Il formulera une critique du projet des Lumières qui « *ignore la prétention de vérité qui jaillit de l'appartenance à une tradition et dont les préjugés constituent le fondement. Car même la reconnaissance de nos critères de rationnalité relève de ce travail de l'histoire, et ce que nous appelons alors le vrai est simplement un événement tributaire du devenir de l'histoire. Aussi sommes-nous invités à penser la vérité autrement que suivant le modèle des sciences positives. [...] Contrairement à l'effort de Dilthey, les sciences de l'esprit n'ont donc pas à entrer dans un débat méthodologique avec les sciences de la nature dans la mesure où elles ne prétendent pas au même type de vérité »* (Berner, 1997, p. 93-94).

Sans nécessairement céder à cette injonction gadamerienne, la recherche qualitative n'en a pas moins placé au coeur de ses préoccupations les questions relatives au sens, à la subjectivité, à l'intersubjectivité et à la réflexivité. Partant, la recherche qualitative s'est attachée « *à redéfinir l'objet de recherche et surtout les rapports objet/sujet d'une manière à la fois interactive et intégrée. [L]e chercheur est devenu partie à la définition de l'objet de recherche et l'objet lui-même, partie à la définition du modèle de recherche. Chercheur et objet font partie d'une même réalité existentielle, en même temps que d'un même dispositif interactif de production de connaissances »* (Baby, 1992, p. 16-17).

La dernière caractéristique du paradigme constructionniste est son adhésion à un ***relativisme ontologique***. Selon cette doctrine philosophique, toute connaissance est relative, dans la mesure où elle dépend d'une autre

connaissance ou est liée au point de vue du sujet. On oppose le relativisme au réalisme philosophique qui considère que l'existence de l'être est indépendante du sujet qui se le représente et de cette représentation elle-même. Sachant que l'ontologie étudie l'être en soi alors que l'épistémologie étudie l'histoire, les méthodes et les principes scientifiques, on peut s'interroger sur la nature proprement ontologique du relativisme dont il est ici question. En effet, poser la difficulté de statuer sur la vérité de connaissances dont la subjectivité ne fait plus aucun doute, n'implique pas qu'il n'y ait pas de réalité ni même que la réalité soit multiple. Cela signifie simplement que ce que nous pouvons prétendre connaître de la réalité est essentiellement relatif. En fait, si l'on réfère aux définitions ci-avant mentionnées, on constate que l'on peut fort bien admettre un relativisme épistémologique, corrolaire obligé du subjectivisme, sans postuler quelque implication ontologique que ce soit.

En conclusion de cette partie, nous serions même tentés de dire que le constructionnisme, souvent considéré comme la matrice paradigmatique de la recherche qualitative, repose lui aussi sur un relativisme qui s'avère davantage épistémologique qu'ontologique. C'est d'ailleurs parce que de telles distinctions prévalent qu'il nous est possible d'identifier et de circonscrire le constructionnisme radical, celui-là même qui adopte une approche généralisante de laquelle Hacking n'hésite pas à dire qu'elle « *devient lassante, à la fois ennuyeuse et grossière* » (2001, p. 58).

La pérennité du débat positivisme/constructivisme et autres considérations

À la lumière des quelques indications précédentes, il ne fait aucun doute que la recherche qualitative s'est développée dans un contexte marqué par une remise en question des fondements mêmes de la science normale et du paradigme positiviste. « *L'impulsion constructionniste appartient au XXe siècle, même si l'on peut admettre que c'est Kant qui en a forgé le moule* » (Hacking, 2001, p. 72). En effet, et même si la réflexion kantienne s'inscrivait dans le champ de la raison, c'est bien elle qui a annoncé la fin des *Lumières*. Selon Hacking, « *Kant a été le grand pionnier de la construction* » (2001, p. 65) et si les interprétations philosophiques de ce terme sont multiples, « *toutes s'accordent avec Kant sur un point. La construction apporte avec elle l'une ou l'autre idée critique, que ce soit la Critique de la raison pure ou les critiques culturelles avancées par les constructionnistes de tendances variées* » (Hacking, 2001, p. 65).

Et c'est peut-être là une des causes de la pérennité du débat positivisme / constructivisme au sein du courant de la recherche qualitative. Lors d'un colloque de l'Association pour la recherche qualitative, Antoine

Baby (1992) en appelait à dépasser le processus négatif d'émancipation pour enclencher un processus positif de construction d'identité (Baby, 1992, p. 9). Cette émancipation à consonance contre-hégémonique visait à renverser le pouvoir absolu que détient la science normale positiviste sur chacun des aspects de la science. On peut ici établir un parallèle avec la mouvance constructionniste pour qui « *parler de construction tend à saper l'autorité du savoir et de la catégorisation, [...] met en question les hypothèses complaisantes sur l'inévitabilité de nos découvertes ou de nos manières présentes de faire les choses – non pas en réfutant ou en proposant quelque chose de mieux, mais en dévoilant* » (Hacking, 2001, p. 85).

De par le caractère provocateur et émancipatoire des idées qu'ils avançaient, certes, mais aussi et peut-être surtout de par leur association à des attitudes politiques radicales, ces courants se sont avérés fort attractifs et ont connu une grande popularité au sein des facultés et départements de sciences sociales, d'éducation et de communication. Après tout, « *dévoiler sert essentiellement à libérer l'opprimé, à montrer comment les catégories de la connaissance sont utilisées dans des rapports de pouvoir* » (Hacking, 2001, p. 85). Mais malgré des rangs serrés et un moral d'acier, force nous est d'admettre que la révolution paradigmatique n'a pas eu lieu et que la déclaration d'indépendance n'a jamais été ratifiée. Pourtant, c'est bien à la formulation d'une proposition positive, d'une déclaration d'indépendance doublée d'une constitution, que nous conviait Antoine Baby lorsqu'il disait « *voilà, à mon avis, les principales tendances sur lesquelles le mouvement de la recherche qualitative fonde la construction d'une identité bien à lui, en même temps que d'une autonomie à laquelle on voudrait bien associer une forme de souveraineté épistémologique garante d'une inviolabilité territoriale* » (Baby, 1992, p. 17).

À notre avis, le souhait de Baby s'est partiellement réalisé. La déclaration d'indépendance, ce document sur lequel on se penche dans les moments difficiles afin de ranimer notre fibre patriotique, cette déclaration d'indépendance, donc, existe (du moins son brouillon), et se retrouve, précisément, dans le fameux débat opposant le positivisme au constructionnisme. À l'instar de la Conquête ou du Grand dérangement acadien, il fait figure de mythe fondateur pour les chercheurs constructionnistes et qualitatifs. Pas un colloque, pas une publication, pas même un refus de financement de la mouvance qualitative qui ne soit traversé du récit des injustices passées et présentes. Les tenants de la recherche qualitative semblent parfois se complaire dans un syndrome de persécution qui les rend aveugles aux informations contextuelles. En effet, la recherche qualitative prend une

place de plus en plus importante dans les départements de nos universités et elle est de plus en plus valorisées en termes de diffusion et de financement.

Le débat opposant le positivisme au constructionnisme porte donc en lui les fondements identitaires d'une communauté de chercheurs. Une communauté, pour reprendre les termes de Baby, regroupée sur un territoire d'autant plus inviolable qu'il est sans frontière, sans gouvernement, sans constitution. Selon Van der Maren, le « *processus de construction d'identité à consonance autonomiste et à tendance paradigmatique* » (Baby, 1992, p. 9) est risqué dans la mesure où il risque de résulter en une unité méthodologique qui viendrait compromettre le polymorphisme méthodologique qui fait la richesse de la recherche qualitative (Van der Maren, 1992, p. 28). Mais à trop vouloir protéger la diversité méthodologique, ne risque-t-on pas de compromettre le caractère, disons scientifique, de la recherche qualitative?

Si les thèses sceptiques et humanistes qui fondent le constructionnisme et la recherche qualitative ont ébranlé les fondements du paradigme positiviste, force nous est d'admettre que l'entaille épistémologique ainsi opérée n'a pas permis de « *fonder une nouvelle science par un rejet radical de ce à quoi on croyait auparavant* » (Matalon, 1996, p. 26). En fait, il n'y a pas eu de révolution car la posture épistémologique privilégiée par la mouvance constructionniste et qualitative la condamnait d'emblée à l'illégitimité scientifique. Depuis le XIXe siècle, en effet, la science est définie comme « *l'ensemble de connaissances, d'études d'une valeur universelle, caractérisées par un objet et une méthode déterminés, et fondé sur des relations objectives vérifiables* » (Rey et Rey-Debove, 2002, p. 2381). Aujourd'hui encore, la recherche qualitative peine à se voir reconnaître le statut de démarche scientifique. Cela étant, les pratiques sociales indiquent néanmoins une évolution sensible des représentations, comme nous l'avons indiqué plus haut. Aussi, et ce ne nous semble pas être anodin, bon nombre d'organismes subventionnaires, associations savantes et autres lieux institutionnels de production, de diffusion et de valorisation de la recherche sont de plus en plus enclins à recourir au terme savoir en lieu et place du mot science. Partant, assisterions-nous à une autre révolution tranquille comme le suggérait Van der Maren (1992)?

Quoiqu'il en soit, nous sommes d'avis que le moment est venu d'amorcer une phase de construction et de constitution, ce qu'à l'évidence le courant de la recherche qualitative tarde à faire. Il nous semble en effet nécessaire de nous pencher sur des cas limites tels que l'auto-ethnographie performative dont on peut se demander s'il s'agit bien là d'une méthode scientifique. Premièrement, parce qu'il faut remettre en question cette doctrine

fédératrice qui s'efforce d'apposer le « label » de la recherche qualitative sur tout ce qui n'est ni positiviste ni quantitatif. Deuxièmement, parce qu'un tel exercice a de bonnes chances de permettre aux membres de notre communauté de chercheurs de réfléchir à leur identité, de définir les frontières de leur territoire et, pourquoi pas, d'amorcer la rédaction de leur constitution.

Paquet (cité dans Baby, 1992, p. 12) disait, à propos du paradigme positiviste : « *L'épistémologie a été réduite à la méthodologie et la méthodologie a des procédés qui ont eu du succès dans les sciences physiques* ». Afin de ne pas nous exposer au reproche d'avoir suivi le chemin contraire en nous enfermant dans le sempiternel débat épistémologique opposant le positiviste au constructionnisme (et, partant, à la mouvance qualitative), peut-être serait-il désormais temps de parler de méthode(s)? Et peut-être aussi serait-il temps d'en parler avec autorité, même auprès de ceux que l'on considère faire partie de notre communauté? Van der Maren s'inquiétait, dans la réponse qu'il a adressée à Baby, de la réticence de plusieurs chercheurs qualitatifs à effectuer des choix dans le cadre de leurs recherches : « *Je pense que cette inhibition méthodologique est liée à la peur de la prise de décision, au risque d'être responsables des interprétations que nous faisons* » (Van der Maren, 1992, p. 28). Il serait peut-être temps d'assumer cette autonomie interprétative et cette responsabilité morale qui, pourtant, sont aux fondements mêmes de la posture épistémologique que nous prétendons adopter?

> *Face au neutralisme objectif et aseptisé du positivisme dominant, on a réintroduit l'éthique et les valeurs, mais réintroduisant l'éthique et les valeurs nous restons en porte-à-faux si nous ne réintroduisons pas aussi le pouvoir et les jeux de pouvoir* (Van der Maren, 1992, p. 29).

Notes

[1]. La première perspective correspond à ce que Kuhn décrit comme le processus continu et cumulatif de développement, de correction et d'approfondissement des connaissances de la science normale, exempt de toute remise en cause paradigmatique (Matalon, 1996, p. 25). La deuxième perspective correspondrait pour sa part à une entreprise de remise en question de l'autorité scientifique et culturelle d'un paradigme. Ouvrir la voie, comme l'a fait Kuhn, à l'idée même que « *le progrès en science s'écarte de la science du passé plutôt qu'il n'est orienté vers un compte-rendu correct d'un aspect du monde* [constitue] *une thèse de contingence exceptionnellement forte* [qui] *a eu pour effet de démasquer l'autorité de la science d'une manière remarquable* » (Hacking, 2001, p. 136).

[2]. « *Bien que beaucoup de constructionnistes soient mobilisés par des préoccupations profondément morales, le discours général de construction sociale a eu tendance à détourner notre attention de ces enjeux. C'est sans doute en partie à cause d'une réticence, que l'on remarque chez certains constructionnistes, à admettre la possibilité de l'idée même de moralité. Mais si l'intérêt de l'exercice est moral, nous ne devrions pas avoir peut de le dire »* (Hacking, 2001, p. 86)

[3]. Kant ouvrait ainsi un important débat que l'on désigne généralement comme étant *la crise de la vérité*. Ce débat s'est poursuivi sur plusieurs siècles, de Kant à Gadamer, et a présidé à la création de l'herméneutique philosophique.

Références

Baby, A. (1992). À travers le chaos épistémologique ou comment la théorie des deux sacs permet de faire un bilan sommaire de la recherche qualitative. *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, *6*, 9-20.

Bachelard, G. (1993). *La formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance.* Paris : Vrin.

Beck, L.W. (1950). Constructions and infered entities. *Philosophy of Science, 17*, 74-86.

Berner, C (1997). L'herméneutique et le problème de la vérité. Dans R. Quilliot (Dir.). *La Vérité*.(p. 84-95). Paris : Ellipses.

Bogdan, R.C. & Biklen, S.K. (1982). *Qualitative Research for Education : An Introduction to Theory and Methods*, Boston : Allyn and Bacon.

Carey, J. (1975). *Sociology and public affairs : the Chicago School*. Beverly Hills, CA. : Sage.

Denzin, N.K. (1978). *Sociological Methods : A Sourcebook*. New-York : McGraw-Hill.

Denzin, N.K.(1977). *The research act. A theoretical introduction to sociological methods*. New York : McGraw Hill.

Denzin, N.K. & Lincoln, Y.S. (Eds.) (1998). *The Landscape of Qualitative Research : Theories and Issues.* Thousand Oaks : Sage.

Deslauriers, J.-P. (1991). *Recherche qualitative. Guide pratique*. Montréal : Chenelière.

Dilthey, W. (1988). *Introduction to the human sciences : An attempt to lay a foundation for the study of society and history*. Detroit : Wayne State University Press.

Douglas, J.D. (1976). *Investigative Social Research*. Beverly Hills, CA : Sage.

Gadamer, H.G. (1996). *Vérité et méthode : les grands lignes d'une herméneutique philosophique*. Paris : Seuil.

Hacking, I. (2001). *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?* Paris : Éditions La Découverte.

Hesse, M. (1980). *Revolutions and Reconstructions in the Philosophy of Science.* Bloomington : Indiana University Press.

Kant, I. (1982). *The philosophy of Kant as contained in extracts from his own writings*. Glasgow : Nisbet.

Kincaid, H. (1996). *Philosophical Foundations of the Social Sciences*. Cambridge, UK : Cambridge University Press.

Kuhn, T. (1970). *The Structure of Scientific Revolutions.* Chicago : Chicago University Press.

Lincoln, Y. & Guba, E.G. (1985). *Naturalistic Inquiry.* Beverly Hills : Sage.

Mannheim, K. (1952). *Essays on the Sociology of Knowledge.* Londres : Routledge & Kegan Paul.

Matalon, B. (1996). *La construction de la science : de l'épistémologie à la sociologie de la connaissance scientifique.* Lausanne : Delachaux & Niestlé.

Mill, J.S. (1843). *A system of logic ratiocinative and inductive being a connected view of the principles of evidence, and the methods of scientific investigation.* Londres : Parker, Son and Bourne.

Mill, J.S. (1856). *A System of Logic.* New York : Harper & Brothers.

Papineau, D. (1979). *For Science in the Social Sciences.* New York : St-Martin's Press.

Rey, A.& Rey-Debove, J. (2002). *Le Petit Robert.* Paris : Dictionnaires Le Robert.

Strauss, A. & Juliet, Corbin. (1990). *Basics of Qualitative Research : Grounded Theory Procedures and Techniques*. Newbury Park, CA : Sage.

Taylor, S.J. & Bogdan, R.C. (1984). *Introduction to qualitative research methods*. New York : John Wiley & Sons.

Thomas, D. (1979). *Naturalism and Social Science.* Cambridge : Cambridge University Press.

Van der Maren J.M. (1992). Un pouvoir à s'octroyer. Réaction à la conférence d'Antoine Baby. *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, *6*, 27-29.

Van Maanen, J. (Ed.) (1983). *Qualitative methodology*. Beverly Hills, CA : Sage.

Véronique Nguyen-Duy *est professeure au Département d'information et de communication de l'Université Laval et enseigne les théories de la communication, l'argumentation, l'épistémologie et les méthodes qualitatives.*

Jason Luckerhoff *est boursier de la Fondation Trudeau, du CRSH et du FQRSC au doctorat en communication publique à l'Université Laval.*